

# Vient de paraître...

Autor(en): **Elder, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **24 (1921-1922)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749029>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

genügen muss. Der Novellenband nennt sich *Racconti cupi*. Das Kolorit ist damit gekennzeichnet. Unheimliche Geschichten stehen da beieinander. Vielleicht die suggestivste „Il vicolo cieco“: ein Kriegserlebnis spielt weiter wirkend in das seltsame Geschehen eines stillen Gässchens in Este hinein. Wiederum an den Dichter des Horla denkt man bei der Erzählung (oder Studie) „Prèssentimento“, die mit großer psychologischer Feinheit geführt ist. Furchtbar traurig die erste Erzählung „Die Liebhaber Claudinens“, ein Hineinleuchten in dunkle Tiefen jugendlicher noch nicht bewusst gewordener Erotik. Und als Schluss des Bandes eine Spitalschilderung und ein Spitalerlebnis; mit grotesken Zügen, die erschüttern; von einer wahren Stimmungsmacht, ohne Phrase, unsentimental, ohne alle D’Annunzianische Orchestrierung; ehrlich-hart, mit Munchschen Silhouettewirkungen. . .

Also: nicht der erste beste Italiener der neuen Generation bläst zum Abfall von Gabriele, sondern der Besten, Ernsthaften, Aufrichtigsten Einer. Dem man nur wünschen möchte, dass er mit der Produktion keinen Raubbau an seinem reichen Talent treibe.

ZÜRICH

H. TROG



## VIENT DE PARAÎTRE . . .

On mène grand bruit depuis quelque temps autour d’un nouveau livre de M. Paul Morand: *Ouvert la nuit*, édité par la *Nouvelle Revue Française*.

Ce livre est présenté assez pauvrement, à mon avis, comme papier et impression. Mais attention! Une manchette rosâtre recouvre aux deux tiers le volume, sur laquelle on peut lire: 15,000 exemplaires vendus en deux semaines. Et suivent ces extraits de la presse: „Il est évident que M. Paul Morand est un littérateur né . . . qu’il connaîtra de très gros succès . . . Rarement pareils dons ont été amassés ainsi en une eule imagination“ (Léon Daudet). — „Les Mille et une Nuits de la Décadence Moderne, tout l’ennui contemporain étincelant de joies âpres et de délicieux désespoirs“ (Jean de Pierrefeu). — „L’essayiste de *Tendres Stocks*, en qui la nouvelle génération littéraire peut déjà saluer un maître“ (Escholier). — Voilà donc, en quelques lignes, résumée l’opinion de journaux autorisés: *L’Action française*, *Le*

*Journal des Débats, Le Petit Journal.* Voilà le jugement d'écrivains considérables, considérés : Daudet, de Pierrefeu, apposé comme un poinçon au chef de l'œuvre. Avant d'y avoir même jeté les yeux nous savons qu'elle est de métal pur, de bon aloi : elle porte la bande de garantie.

Avouons que de telles recommandations sont troublantes. Même pour le confrère. Même pour le camarade au fait des tripotages littéraires et qui connaît l'aune de l'éloge. Les nouvelles renommées indisposent et si le public se donne, la concurrence se met en garde. C'est déjà un tremplin offert à l'injustice.

Il est incontestable que M. Paul Morand a du talent, une originalité. Il est doué et son don le plus caractéristique est sa faculté de trouver des rapprochements inattendus, des images qui paraissent singulières et neuves. Mais dans ce champ même il est inférieur à Giraudoux qui a plus de fantaisie, de subtilité, qui transpose mieux et avec plus d'élégance sa vision dans le plan cérébral, sans jamais se départir d'un beau style rythmé, classique.

Chez M. Morand tout est, si l'on peut dire, plus gros. Il manque d'un certain raffinement et ses pages vous laissent une impression de romantisme de la décadence. Aujourd'hui le romantisme, culte du moi, singularité, éréthisme de la sensibilité, du verbe, de la vision, aboutit à Guillaume Apollinaire, à Jacob, à Cocteau. Mise de côté la part de grimace de leurs œuvres, c'est au fond la tradition du gilet rouge, des lions, de Berlioz et d'Hugo qu'ils poursuivent. Leur principe d'art fondamental est d'étonner d'abord. Pour cela il suffit d'un peu de don et de beaucoup d'application. Chez M. Morand le don domine. Il a une imagination neuve, prime-sautière, que l'on ne sent point très forcée. En présence des spectacles qui se déroulent devant lui on le sent comme un enfant de ville, plus familier avec la rue qu'avec les livres. Il a beaucoup emmagasiné avec l'œil et il rapproche à l'improviste. Il y a du tempérament „mécano“ dans son livre ; et ceci n'est point un reproche. Je veux dire que je trouve en lui un auteur qui a pâture aux hasards de la vie et qui joue de ses souvenirs avec l'aisance d'un bon journaliste, la facilité et la gouaille du faubourg.

*Ouvert la nuit* est un titre heureux qui pique la curiosité — pas la plus saine ! — comme les vitres d'un bar suspect. Le rapport entre le titre et l'ouvrage au reste est des plus vagues, car, s'il

s'agit ici ou là de nocturnes, le livre ne répond pas à ce que suggère le titre. Mais ce choix encore est une indication. Le groupe affilié aux mânes d'Apollinaire adopte volontiers des titres étrangers au sujet ou bien qui s'y rattachent par le lien ténu d'un symbole ou d'une ironie. Par exemple *La femme assise* d'Apollinaire.

*Ouvert la nuit* comporte donc toute une série de *nuits* qui auraient pu aussi bien être des jours. En fait ce sont des nouvelles. Chacune a pour pivot un personnage féminin autour duquel s'arrangent des conversations, des croquis et des désirs qui n'aboutissent point. Chacune a pour cadre un pays différent. Pour cadre, c'est beaucoup dire. Le milieu est effleuré, noté à grands traits pittoresques, amusants, comme pourrait le faire un bon reporter. Ici un restaurant pérote, un wagon, un hôtel; là un club. Il y a description, mais surtout reflets des mentalités du pays sur les protagonistes. On ne peut pas dire que ce soient des études de femmes à cause du côté sommaire, hâtif du récit. Ce sont des historiettes un peu faisandées, comiques parfois, tristement internationales. On pense à un Jean Lorrain qui aurait quitté la Riviera pour les paquebots et les wagons-lits. Mais un Jean Lorrain moins artiste, pressé, qui prend l'aventure sur le pouce et la note dans son carnet de voyage, au lieu de l'étendre sur le métier où l'on remet vingt fois l'ouvrage.

J'ai parlé de „bon reporter“ et j'avouerai que c'est le qualificatif que j'appliquerai le plus volontiers à l'auteur d'*Ouvert la nuit*. D'une façon générale les besognes journalistiques ne jouissent pas d'une haute réputation, même le grand reportage. C'est un tort. Quand on songe à la verve, à l'esprit, à la promptitude de toutes les facultés qu'il faut déployer pour écrire un bon article, souvent sur un coin de table de café ou dans le tumulte du train, on ne saurait refuser de l'admiration au journaliste. Dernièrement, dans une chronique, M. René Benjamin, l'auteur de *Gaspard*, de *La Farce de la Sorbonne* et de la comédie *Les plaisirs du hasard* que joue le Théâtre du Vieux Colombier, laissait entendre, non sans amertume en dépit de l'ironie, qu'on le classait *reporter* et non *romancier*. Il n'y a pas de quoi se piquer! Quand on lit les innombrables romans ourdis avec l'obstination la plus plate, c'est une fête de se dédommager dans les proses évocatrices, fécondes, du bon reporter.

*La nuit des six jours*, qui nous transporte au vélodrome pendant la course de six jours, est particulièrement caractéristique de la manière de M. Paul Morand. Tout est objectif, direct, vu, entendu. Le détail précis, technique, l'argot de métier tombent à point. Ce pourrait être une chronique pour journal sportif, comme en fit autrefois, au moins avec autant de relief, ce pauvre Dupuy qui n'a laissé qu'un très beau livre aujourd'hui introuvable : *Heures du Grand Nord*. Le nombre de kilomètres abattus, les primes, les réclames des huiles, des essences, le quartier des coureurs, les soigneurs, les masseurs, les mécaniciens, chiffres, croquis, portraits, toute la grouille passionnée du „vél' d'Hiv.“ s'agite avec méthode dans quelques pages. Et au milieu de ce tumulte classé, une intriguette gognenarde comme un fil d'Ariane imperceptible. Du reportage.

Mais le ton de M. Paul Morand corse le genre. Voici un coup d'œil sur une taverne : „Du balcon, à mi-corps au-dessus des archets dressés, on voyait les nègres en costume de plage mastiquer à vide, trembler d'un paludisme sacré. Des iris de cuivre tordu, boutures du métro, éclairaient des paysages de Seine, non plus malmenés par les usines, mais inondés de poésie et où des nus frileux se rinçaient. Pressés corps à corps dans la cuve des valse les danseurs talonnaient. La salle sentait le bouillon-minute, l'œuf couvi, l'aisselle et „Un jour viendra.“ — Il note, dans le cirque : „Puis il y eut 4000 clameurs, de ces clameurs parisiennes, du fond de la gorge“. — „Le porte-voix nickelé annonça deux primes de 100 francs, que calibra le claquement des pistolets.“ — „La ronde (des coureurs) devenait monotone comme en toutes les fins de nuit, où, sauf à l'occasion d'une défaillance, personne ne songeait à se sauver. Un silence de dix tonnes tombait.“ — Ailleurs ce sont „les virages debout comme des murs“, les masseurs qui tapotent les cuisses, „les rendant molles comme une étoffe“, les mécaniciens „bandant les guidons au fil poissé“, des heures „faciles comme l'asphalte“, et des „apaisements tombant malgré la brûlure des amers“.

Moins que des images à proprement parler, des images parfaites, étroitement liées à l'objet, à la sensation et qui les renforcent, il y a dans le style de M. Morand une abondance d'à-peu-près qui traversent la phrase comme un éclair une chambre grise. C'est

une suite de jaillissements qu'il faut saisir au vol, dans leur ensemble, pour la joie de leur imprévu, de leur lumière. A s'arrêter, à réfléchir, souvent l'image se décolle, cahote. C'est une empreinte hâtive, verveuse, qui éblouit avec le tour de main de l'illusionniste, mais qu'on ne peut rajuster à loisir. Tout est poussé à fond avec raccourci, avec violence. Il joue toujours les doubles cordes et à la septième position. Ainsi va son tempérament, son don de transformer l'univers. On peut préférer une calme maîtrise, la simplicité sans effets, sans recherches, la beauté d'un rythme qui n'use que de vocables tranquilles, solides comme du granit et taillés pour les fortes architectures. Il n'empêche que le cocktail littéraire de M. Paul Morand est plein de saveur.

L'esprit du livre? Une ironie triste. Je ne sais où M. de Pierrefeu a découvert dans ces nouvelles „tout l'ennui contemporain étincelant de joies âpres et de délicieux désespoirs“ ? S'il y a ennui, c'est celui du routier solitaire qui traîne son moi comme une valise usagée d'hôtel en sleeping et de bar en consigne. Ennui d'épave, ennui particulier et non contemporain, ennui qui se dégage de tous les établissements où l'homme accoste le temps d'un sommeil, d'une pâture ou d'un plaisir, ennui fait de banalité, de communauté animale et du vide des âmes qui se cachent. Quant „aux joies âpres et aux délicieux désespoirs“ on ne les trouve dans l'ouvrage de M. Morand que sous la forme de déceptions habilement et volontairement narquoises.

Une seule nouvelle amuse: „La nuit nordique“. Comme les autres nuits, elle se passe en plein jour, mais dans un club de Beauté où l'on cultive l'esthétique, l'hygiène, l'eugénisme en des réunions des deux sexes, parfaitement sérieuses d'ailleurs, mais qui se font, selon les principes du club, dans le plus simple appareil. L'auteur suppose qu'il est introduit dans cette Société où il a la meilleure volonté de s'ébattre avec chasteté. Mais la glace nordique manque à ses veines, et son sang de Français lui joue des tours assez cocasses. Un certain ragoût de Boccace ou des contes de La Fontaine épice toute la première partie de cette *nuit*. Car la fin se ramène à un escamotage de désirs — le dernier du livre — dans la nuit suédoise de la Saint-Jean.

La construction du récit ne manque pas d'habileté. Bien que ménagé, l'effet est soudain et termine à souhait le chapitre ou la

nouvelle. Parfois le dénouement est précis, étalé sous les yeux du lecteur, mais sans insistance, comme dans „La nuit romaine“ c'est le trait final. Parfois il est simplement suggéré ainsi que dans „La nuit hongroise“ où disparaît la danseuse juive Jaël. Toutes les femmes qui passent dans les „nuits“ de M. Paul Morand sont surtout des animaux à pelage varié, lustré, attirant, avec un pli profond, un seul, dans le cerveau. Par là, sans doute, l'auteur a voulu marquer les différences qui séparent les nations, la slave de l'espagnole, la française de la suédoise.

Pour terminer, et si l'on se reporte aux trois extraits de presse que j'ai cités, je dirai que l'appréciation de M. Léon Daudet me semble la plus juste. Il y a vraiment de grands dons amassés dans l'imagination de M. Morand qui se révèle littérateur né par l'instinctive couleur de son style. Mais c'est d'autres qualités que dépend la maîtrise. Par exemple les facultés d'harmonie dans l'écriture, dans l'arrangement, la fleur d'une pensée nouvelle, le souffle créateur dans les types . . . . Et l'originalité de M. Paul Morand ne tient-elle pas presque toute dans une plaisante vision à prisme?

BOULOGNE sur Seine

MARC ELDER



## DER SCHWEIZER PATRIOTISMUS DER GENFER

Übernahme fremdländischer Anregungen und staatliches Selbständigkeitsgefühl vertragen sich oft sehr gut miteinander. Das ist der Hauptindruck, den man von dem gewichtigen Band über „Genf und die ersten Jahre der französischen Revolution“ empfängt, den unser kenntnisreicher Minister in Washington, Herr Marc Peter, soeben veröffentlicht hat.<sup>1)</sup> Die Genfer Freiheitsfreunde des Jahres 1792 ahmten ihre Vorbilder in Paris in manchen Äußerlichkeiten bis ins Kleinste nach. Sie zählten etwa nach Jahren der Gleichheit, einzelne Revolutionäre entfernten anstößige Wirtshausschilder wie das „Zu den drei Königen“ oder „Zur Krone“, die Verfassung des Jahres 1794 wurde durch eine Erklärung über die Menschenrechte eingeleitet. Aber ebenso entschieden waltete bei allen Revolutionären die Absicht ob, die Verbindung mit der Schweiz aufrecht zu erhalten und eine Angliederung an Frankreich zu verhindern. Sie wollten Genfer sein und bleiben und dachten nie daran, ihre Unabhängigkeit preiszugeben. „Unab-

<sup>1)</sup> Marc Peter, *Genève et la Révolution. Les comités provisoires (28 décembre 1792—13 avril 1794)*. Avec trois planches et une carte hors texte. Genf, Imprimerie Albert Kündig, 1921. 576 S.